

Anne Staquet

Malentendus



Anne Staquet

Malentendus



Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4350-2

Dépôt légal : Janvier 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

I

Est-ce parce que je suis moi-même en train d'attendre la phrase qui me permettra de donner l'impulsion de vie à mes personnages et à leur histoire que mon héroïne est, elle aussi, en train d'attendre ? Je la vois chez elle. Elle est plutôt grande, brune, les doigts un peu noueux. Elle allume une cigarette, se sert un verre de vin et revient à la fenêtre. Visiblement, elle guette l'arrivée de quelqu'un. Qui cela peut-il être ? Son maître chanteur ? Son père ? Son amant ? Nous ne le saurons que s'il vient. Elle suit du regard les ombres mouillées. Et ses jeux d'enfants la reprennent. Quand trois voitures auront débouché dans la rue, la prochaine ombre sera la sienne. Les voitures passent et passent encore, trois par trois, mais le grincement de la sonnette ne retentit jamais. J'espère réussir à attendre que le rideau s'ouvre sur mon histoire avec plus de sérénité.

Elle est parvenue à se détacher de la fenêtre. Elle va mettre un disque de Jan Garbarek, avant de revenir à son poste d'observation. Une atmosphère suave s'empare de la pièce, mais l'effet de la musique n'est pas celui escompté. Il ne l'envoûte pas mais l'énerve.

Impossible de la distraire de son angoisse. Elle va immédiatement changer le disque. Des airs de tangos envahissent son attente. Elle n'a pas envie de danser. Elle les laisse courir, s'interdit de retourner à la fenêtre et ouvre un roman. Mais après avoir lu plusieurs pages sans même savoir ce qu'elles racontent, elle comprend qu'elle ne parviendra pas davantage à se concentrer sur un livre que sur la musique. Elle s'évertue pourtant, comme s'il s'agissait d'une épreuve de volonté qu'elle s'impose à elle-même. L'épreuve est réussie : elle a enfin compris le sens du premier paragraphe. Mais comme elle ne peut prendre plaisir à la lecture dans ces conditions, elle range l'ouvrage sur la pile de ceux qui attendent d'être lus. Elle feuillette un magazine sans lui accorder plus d'attention qu'au texte précédent, mais les images suffisent à retenir brièvement ses pensées.

La revue traîne sur le divan ; elle, c'est devant la fenêtre qu'elle traîne. Elle est maintenant plus résignée à l'attente que tout à l'heure. Son angoisse s'est déplacée. Si elle souhaite toujours l'arrivée de son visiteur, elle la craint également. L'attente est devenue une bulle de sécurité. Je l'entends penser : « Pas tout de suite. Encore un peu. » Elle s'exerce à ralentir sa respiration, à la rendre plus profonde. Mais son cœur s'emballe pourtant. Que sera-ce lorsqu'il arrivera ? Nous n'allons pas tarder à le savoir. J'entends des pas résonner dans la rue. Elle ne le sait pas encore, mais c'est lui qui approche.

II

Son appartement est arrangé avec goût et sobriété. Aucune extravagance. Difficile de deviner la personnalité de son propriétaire en contemplant l'appartement de Mado. (Non, son nom ne m'est pas apparu pendant son attente. Je le connaissais depuis longtemps.) On pourrait imaginer tellement de gens différents vivant chez elle : d'une famille bourgeoise sans histoires à l'intellectuel à la mode. Elle l'a voulu ainsi. Ce n'est pas parce que son caractère est commun, mais délibérément, pour qu'on ne puisse pas découvrir qui elle est au premier coup d'œil. La plupart des gens tentent de montrer qui ils sont par leurs vêtements, l'expression de leurs goûts musicaux ou l'aménagement de leur logement. Mado n'est pas comme eux. Elle aime passer inaperçue, même parfois aux yeux de ses amis. Elle aime se faire oublier. Elle tente toujours de s'adapter aux lieux et surtout aux gens qu'elle fréquente. Lorsqu'elle sort avec tels amis ou tels autres, elle s'habille en conséquence, de manière à ce qu'ils s'imaginent qu'elle leur ressemble. Lorsqu'elle est seule, elle ne prétend pas davantage exprimer son intériorité par son aspect extérieur. Elle s'habille alors à la

mode un peu artiste qu'on attend d'elle de par sa profession. On pourrait croire qu'elle manque de personnalité ou qu'elle est timide. Mais je ne crois pas que ce soit le cas. Elle n'agit pas de la sorte naturellement, mais à la suite d'une réflexion et en appliquant scrupuleusement sa décision. Son attitude témoigne d'une volonté délibérée de ne provoquer aucune réaction sur sa personne. Elle déteste devoir justifier ses choix ou être cataloguée en fonction de ses goûts. Souvent, enfant, elle rêvait de rencontrer une bonne fée qui lui accorderait le don d'être invisible à souhait. Contrairement à la plupart des enfants, elle ne le désirait pas pour pouvoir faire des farces à son entourage, mais juste pour être libre de se comporter exactement comme elle le voudrait sans souci des convenances et, peut-être davantage encore, pour observer autrui en toute liberté. Adulte, elle s'est rendu compte que se fondre dans la masse était le meilleur moyen de devenir invisible. Depuis lors, elle veille particulièrement à se confondre. Mado, le caméléon. C'est parfois de la sorte qu'elle s'appelle pour se moquer d'elle-même. Aucun de ses amis ne comprendrait.

La seule particularité de son living est de n'avoir aucun tableau aux murs. Son visiteur aussi s'en étonnera. Étrange pour une restauratrice d'œuvres d'art. Mais c'est justement pour cette raison que ses murs sont vides. Lorsqu'elle restaure un tableau, elle aime en profiter. Aussi, lorsqu'une œuvre lui plaît, annonce-t-elle toujours à ses clients un délai supérieur à celui qui lui est nécessaire pour le restaurer. De la sorte, elle dispose de quelques jours, parfois de quelques semaines pour l'installer chez elle. Elle se sent ainsi riche de bien plus de tableaux que la plupart de ses clients. Elle a aussi l'impression de voler toutes

ces œuvres. Loin de la scandaliser, l'idée la séduit. Elle vole en toute impunité. Il lui est même arrivé à quelques reprises de joindre ses clients et de prétendre qu'elle aurait besoin d'un délai supplémentaire alors que la restauration était déjà terminée, juste pour profiter plus longtemps d'un tableau qui la captivait particulièrement.

Comment se fait-il alors que ses murs soient vides en ce moment ? A-t-elle déjà restitué l'œuvre à ses propriétaires avant d'avoir reçu la suivante ? En quelque sorte. Elle a surtout travaillé au musée et a refusé tout autre travail depuis quelques mois. C'est seulement ce matin qu'elle a accepté une toile à nettoyer. D'ici quelques jours – le travail sera facile et rapide –, elle ornera son intérieur.

Mais pour Mado, ses murs ne sont pas vides. Elle conserve précieusement le souvenir de toutes les œuvres qui y sont passées. Et puis, cela fait une semaine qu'elle ne peut détacher ses pensées de la toile qu'elle vient de terminer au musée. Il lui arrive même d'en rêver. Et pour elle, pour elle seule, elle trône au beau milieu de son living. Depuis lors, au lieu de s'installer sur le divan pour lire ou pour écouter de la musique, elle se recroqueville dans le fauteuil en face et ses yeux se perdent régulièrement sur le mur crème.

III

La sonnette retentit enfin et, dans sa poitrine, c'est toute une fanfare qui a entamé une mélodie aux accords discordants. Elle s'interdit de courir à la porte, s'oblige à marcher lentement dans l'espoir de paraître détachée. Elle ne voudrait pour rien au monde qu'il soupçonne l'état dans lequel sa visite la met. Pendant qu'il gravit lentement les trois étages qui les séparent encore, elle tente de ralentir sa respiration. Il ne manquerait plus que ce soit elle qui soit essoufflée en ouvrant la porte. L'idée la fait rire et toute sa tension des dernières heures s'engouffre dans cette brèche ouverte par le rire. Elle semble tout à coup épuisée, mais enfin apaisée.

– Bonsoir, Mademoiselle Magdalena, dit-il en se moquant.

– Oh, Mado, je t'en prie !

– Pourquoi ? C'est joli Magdalena.

– Cela fait beaucoup trop héroïne de roman. Ma mère avait le goût de la mise en scène.

– Et pourquoi pas Madeleine, alors ?

– Je n’ai rien d’une pécheresse repentie, répond-elle en riant. Ne t’y trompe pas. Ce n’est pas l’idée du péché qui m’effraie, mais plutôt celle du repentir.

– Je n’avais pas compris que j’allais pénétrer dans l’antre du vice, plaisante-t-il pour ne pas être en reste.

Ils s’asseyent. Elle lui offre un verre de vin. Sans même s’en rendre compte, elle s’est installée dans le divan et c’est lui qui fait face à l’œuvre invisible.

Je profite de leur bavardage pour l’observer. C’est la première fois que je le vois. Il est de taille moyenne, d’allure plaisante, et certaines femmes doivent le trouver beau. C’est certainement le cas de Mado qui semble un peu intimidée en sa présence. Il est nettement plus jeune qu’elle. Il ne doit pas avoir trente ans. Il conserve encore un léger moelleux enfantin dans certains traits de son visage. Il parle avec un peu trop d’aisance et, par moments, s’écoute parler. Je tends l’oreille. Il ne parle pas de lui mais de quelques toiles, de l’art et des artistes. Il ne se lance pas dans de grandes théories, mais veut faire savoir qu’il connaît beaucoup de choses. Elle l’écoute, trop attentive à mon goût.

Quand la conversation s’effiloche, elle lui propose de lui montrer son atelier et de lui expliquer la restauration d’un tableau. Cela tombe bien, celui qu’on lui a apporté ce matin est très simple. « Il suffit de le nettoyer de la poussière des ans et de la fumée », dit-elle un sourire au coin de la bouche en écrasant la cigarette qu’elle venait d’allumer. « Je n’ai jamais pu m’en passer », s’excuse-t-elle.

Ils pénètrent dans une petite pièce. Vu ses grandes fenêtres, elle doit être très lumineuse en journée. Mais Mado préfère y travailler le soir. Elle enveloppe alors

la pièce dans une lumière artificielle dont elle connaît parfaitement les nuances. Elle aime la solitude et le silence de la nuit pour s'isoler avec les œuvres du passé. Si elle n'avait pas été restauratrice, elle aurait certainement aimé être veilleur de nuit dans un musée.

Il ne le sait pas, ne le soupçonne sans doute même pas non plus, mais moi je sais que l'entrée dans son atelier est considérée par elle comme un rare privilège. C'est son sanctuaire, presque son jardin secret, pas son boudoir. Mais, il lui semble n'avoir rien d'autre à lui offrir.

Elle lui montre l'œuvre, puis ôte son cadre et laisse ainsi apparaître une petite tâche où elle a fait quelques essais pour déterminer le produit qui enlèverait le plus efficacement le vernis sans attaquer la couleur. Cela n'a pas été difficile. Le vernis utilisé dans ce cas est un des plus courants de cette époque. Elle lui explique qu'elle n'aura qu'à caresser l'œuvre tout doucement à l'aide de ce produit et d'un morceau de coton, puis à revernir la toile et qu'elle sera déjà remise à neuf. Il lui demande s'il peut la voir à l'œuvre. Elle hésite, mais parvient finalement à lui avouer qu'ils ne sont pas encore assez intimes pour cela. Il s'étonne en silence. C'est la peinture qu'il voulait voir dévêtir, pas elle. Elle l'entraîne dans le living comme pour faire oublier son audace. Il la regarde avec un autre regard. C'est quasiment la première fois qu'il la voit vraiment. Elle lui plaît, mais il n'en laisse rien paraître. Même beaucoup plus tard, quand ils seront intimes en paroles, il ne le laissera jamais soupçonner.

Elle fait couler du vin dans leurs verres et, par pudeur, pour cacher son trouble, lui demande de parler du tableau qu'elle va restaurer. Il dit ne pas connaître ce tableau en particulier, mais parle de la pein-

ture de l'époque et de l'école espagnole dont il est issu. Elle l'écoute à peine toujours troublée par ce qu'il lui a demandé. Il sent son trouble et en jouit. Il imagine que sa présence en est la cause directe.

Pourquoi Mado est-elle tellement perturbée par une demande aussi anodine ? Est-ce parce qu'elle lui a été faite par un jeune homme qui l'attire tout spécialement ? Est-ce parce qu'elle n'a jamais travaillé devant autrui ? Même pendant sa formation, elle détestait que les professeurs viennent observer son travail par-dessus son épaule. Elle tentait souvent de l'éviter en leur précisant en détails auparavant les différentes étapes du traitement qu'elle allait faire subir à l'œuvre, puis s'installait dans un coin reculé pour procéder. Elle aurait voulu pouvoir s'isoler complètement pour caresser l'œuvre en toute intimité. Pour comprendre son attitude, il faut saisir la relation extrême qui la lie aux tableaux. Enlever le vernis d'un tableau n'est pas pour elle une simple manipulation technique. C'est comme si elle déshabillait un homme et le caressait doucement sur tout son corps. Comment pourrait-elle accepter un regard étranger, alors qu'elle fait l'amour à un tableau ! Cette image laisse entrevoir pourquoi son atelier est la pièce la plus privée de son appartement. Elle n'y reçoit jamais ses clients. Comme elle ressent une profonde attirance pour Laurent, qu'elle a eu envie de se blottir contre sa peau dès que leurs regards se sont touchés, sa demande innocente a fortement amplifié son malaise et sa pudeur s'en est trouvée exaltée.

IV

Depuis quelque temps, Mado fréquente assidûment une salle du Louvre. Elle vient de terminer la restauration d'un tableau et ne parvient pas à s'en détacher. Impossible cette fois de l'installer dans son living. Aussi va-t-elle souvent l'admirer chez lui, dans la pièce qui lui est réservée au deuxième étage de l'aile nord du musée. Elle choisit de préférence les moments de moindre affluence pour se retrouver, une fois encore, seule avec la toile.

Elle arrive comme en pèlerinage, sans regarder aucune autre œuvre. Elle procède toujours de la même manière. Elle s'immobilise en l'apercevant, comme si sa seule vue constituait une découverte. Puis, lentement, elle s'approche. Elle l'admire en silence, sans penser à rien. Ensuite, elle s'éloigne de quelques mètres. La plupart du temps, la chaise du gardien de cette salle est inoccupée. Elle s'en empare alors et, si personne ne vient, elle peut rester des heures le regard perdu dans la peinture.

V

Bien sûr, elle est souvent dérangée par des visiteurs, mais ils ne s'attardent pas et la plupart d'entre eux sont assez discrets. Le plus pénible est la visite des groupes accompagnés de leur guide. Ceux-ci non seulement retiennent alors longuement les gens devant l'œuvre, mais encore font-ils du bruit en récitant leur litanie insipide. Elle a toujours évité les guides lorsqu'elle faisait elle-même la touriste dans les musées européens, mais dernièrement son indifférence s'est convertie en haine. Elle aimerait leur interdire l'entrée de cette salle, et de tous les musées du monde.

Le plus souvent, dès qu'un groupe affublé d'un guide arrive à proximité de son tableau, elle se lève et quitte carrément le musée. Mais elle est incapable de le faire sans colère. C'est comme si elle était chassée de chez elle par un troupeau d'éléphants, qui lui cachent totalement l'objet de son adoration. Elle déteste presque autant les touristes que les guides. Elle voterait des deux mains pour celui qui proposerait sérieusement de réaliser ce bon mot d'un humoriste : cons-

truire à l'usage des visiteurs une réplique des villes en périphérie de celles-ci.

Parfois, lorsqu'un groupe survient alors qu'elle arrive à peine ou bien lorsqu'il la dérange dans sa contemplation un jour où elle sait ne pas pouvoir repasser au musée, elle prend patience et attend son départ.

C'est un jour comme celui-là qu'elle allait rencontrer Laurent, à cause d'une série de coïncidences anodines. Comme ils fréquentaient les mêmes lieux, ils s'étaient déjà croisés plusieurs fois sans le savoir, sans même se voir. Et il faudra l'intervention inopinée d'un tiers pour qu'ils prennent conscience de leur présence et, surtout, du fait qu'ils peuvent se retrouver dans le même camp, qu'ils appartiennent en fait au même monde : celui des jouisseurs et non celui des visiteurs.

VI

Trois personnes sont accoudées autour d'une table : deux hommes et une femme. Tous trois jouent aux cartes pour de l'argent. Des pièces s'étalent devant les joueurs. Une femme apporte du vin. Elle tend un verre à la dame, qui, tout en surveillant la serveuse, désigne un des joueurs de la main. Celui-ci semble rêvasser. Il profite pourtant de la diversion pour attraper une carte cachée dans sa ceinture. L'autre homme est concentré sur son jeu et ne voit que sa donne. Cet homme est richement vêtu, tout comme la femme attablée, dont de grosses perles ornent le cou, les poignets et les oreilles. L'autre joueur et la serveuse sont vêtus plus sobrement. Le jeune homme riche se concentre sur ses cartes, les deux femmes s'observent ou regardent en direction du tricheur et le regard de celui-ci semble perdu dans le vide. Son visage est dans l'ombre.

Comment la partie va-t-elle se dérouler ? Les deux femmes vont-elles percevoir la tricherie ? Dans ce cas, vont-elles la dénoncer ou prendront-elles le parti du tricheur ? Peut-être sont-elles même de mèche avec lui depuis le début. À moins qu'elles ne trichent

également pour leur compte. Peut-être, la serveuse vient-elle indiquer à sa complice le jeu des autres joueurs. Le jeune homme est-il le seul qu'on tente d'escroquer ou la femme riche, qui peut-être est sa compagne, quoiqu'elle paraisse un peu plus âgée, est-elle également visée ? Mais pourquoi alors s'intéresse-t-elle au tricheur qui, bien que moins élégant, semble attirer son attention ? À moins qu'elle ne devine sa manœuvre ou qu'elle ne regarde en fait, du coin de l'œil, que la porteuse de vin. C'est peut-être cette dernière qui couvre le tricheur. Son apparition ne serait alors pas innocente, mais délibérée afin de créer la diversion dont le tricheur a besoin pour attraper l'as de carreau qui lui permettra sans doute de gagner. Peut-être celui-ci est-il son amant et est-ce même elle qui lui fait rencontrer les clients fortunés de l'établissement ou elle travaille. À qui est destiné le vin ? Pourquoi n'y a-t-il qu'un verre ? D'autres vont-ils apparaître ? Les joueurs seront-ils saouls à la fin de la partie ? Certains seront-ils ruinés ? L'as permettra-t-il au tricheur d'emporter la partie ou le jeu de ses adversaires sera-t-il plus chanceux ? Quel trajet l'argent fera-t-il au cours de la nuit ? Mado aimerait connaître la réponse à toutes ces questions, mais c'est justement l'absence de réponses qui la fascine tellement.

VII

Il erre de salle en salle en s'arrêtant devant l'une ou l'autre toile. Il lui tourne alors le dos et déclenche le déroulement de sa mémoire. Il est très fort à ce jeu-là. Ceux qui l'accompagnent se pressent pour mieux l'entendre et pour apercevoir l'œuvre dont il parle. Une fois celle-ci classée par ses soins dans la grande histoire de l'art officielle, il raconte souvent une anecdote à son propos. Les gens adorent cela. Ensuite, il s'écarte un peu du tableau pour le laisser admirer à ceux qui n'ont pas encore réussi à se frayer un chemin, pendant qu'il entraîne avec lui ceux qui tentent d'assimiler son savoir par imprégnation en se tenant le plus près possible de sa personne. Et puis, il y a aussi ceux qui veulent paraître intéressés et qui posent sans cesse des questions, souvent inappropriées d'ailleurs, mais à qui il s'efforce de répondre sans laisser paraître sa lassitude. Le suivent également ceux qui possèdent une culture dans ce domaine et qui tentent toujours de rajouter un détail qu'il n'a pas évoqué. Il s'est souvent demandé si certains n'étudiaient pas à l'avance les œuvres, juste pour éprouver la satisfaction de pavaner devant la galerie en prenant toujours la parole après lui. Selon

son humeur, ce dernier type de gens l’amuse ou l’énerve. Parfois, il prend plaisir à les déjouer en étant tellement complet qu’ils ne trouveront rien à redire – il adore alors voir leur mine dépitée – ou en les contredisant, car il y a toujours bien un historien de l’art qui a prétendu le contraire, mais cette stratégie est plus risquée, car s’ils sont particulièrement sympathiques au groupe, celui-ci peut les suivre : parfois, au contraire, il acquiesce de mauvaise grâce à leurs rajoutes.

Son parcours est presque toujours identique. Il commence au premier étage avec les primitifs, mais s’y attarde peu, car l’intérêt que la plupart des gens leur porte est assez faible. Il s’en sert essentiellement pour mettre en évidence les acquis de la Renaissance italienne. Il choisit toujours une peinture exemplative de chaque période ou de chaque école dont il veut parler. Il va ensuite leur montrer « La Joconde », car il est quasiment impossible de retenir leur attention sur d’autres œuvres tant qu’ils n’ont pas abordé celle-là, puis s’attarde un peu sur quelques toiles de la peinture italienne du XVI^e et du XVII^e. Il les conduit alors à l’étage supérieur où, même si ce n’est pas le chemin le plus court, il leur fait d’abord admirer l’école flamande, qu’il peut aisément comparer aux tableaux italiens dont il a précédemment parlé, ce qui lui permet de terminer par les peintres français qu’il remonte chronologiquement. Bien sûr, il lui faut souvent faire des aménagements à son circuit, puisque, par manque de gardiens, comme cela est renseigné sur les cartons explicatifs accompagnant les piquets d’interdiction d’entrer, les salles sont fermées les unes après les autres selon le jour de la semaine. Il ne retient jamais le circuit des fermetures. Comme de toute façon, il se situe rarement dans la semaine, mémoriser le trajet

des fermetures hebdomadaires ne lui servirait à rien. En plus, cela lui donne l'occasion de modifier légèrement son laïus d'un jour à l'autre. Ce n'est pas que ces variations le rendent tellement plus amusant pour celui qui le récite si souvent, mais cela l'empêche au moins de tomber dans la pure routine.

C'est donc vers la fin de son parcours qu'il croise souvent une grande dame brune s'éloignant visiblement irritée quand il pénètre accompagné dans la salle numéro trente. Il n'a pas remarqué immédiatement son manège, ou du moins il n'en a pas pris conscience. Mais il a un jour eu l'impression d'un vide en pénétrant dans cette salle une fois qu'elle n'y était pas. Depuis lors, il s'amuse à l'observer en arrivant et son discours perd parfois un peu de sa fluidité pendant les premières phrases sur Georges de La Tour.

VIII

L'œuvre ne demandait pas beaucoup de travail. Mais, contrairement à son habitude, elle n'a pas fait durer le plaisir et a passé les deux dernières journées à nettoyer cette nature morte à la rose. Elle l'a également verni aussitôt. Et celui-ci est à peine sec qu'elle attrape le téléphone. Elle vient de passer plus d'une heure à guetter l'appareil du coin de l'œil en savourant un café très serré. Ce n'est pas sans quelque appréhension qu'elle compose son numéro.

– Laurent, c'est Mado, la restauratrice.

– Je me souviens. Je n'ai pas d'autres grandes pécheresses parmi mes connaissances.

– Je t'appelle pour t'inviter...

– À manger, plaisante-t-il en l'interrompant. Ce soir, je suis occupé, mais si tu veux demain soir me conviendrait parfaitement.

– Heu... Va pour demain soir, alors. Je t'attendrai vers huit heures.

Elle raccroche déconfite. Elle voulait juste lui montrer la toile, comme elle le lui avait promis. Elle déteste cuisiner et se trouve particulièrement peu habile dans ce domaine. Les produits chimiques

qu'elle applique sur les toiles lui semblent plus naturels que les aliments. Avec eux, peu de surprise. Tel produit mélangé avec tel autre dans des proportions identiques donne toujours le même effet. Par contre, les légumes ont toujours une étrange façon de réagir. On peut les traiter exactement de la même manière d'une fois à l'autre et le résultat est pourtant totalement différent. Pour ne même pas parler des viandes et poissons, dont le goût varie encore davantage quel que soit le mode de cuisson. Cuisiner lui donne l'impression de jouer à la loterie, et, comme dans les loteries financières, elle gagne rarement. Son fils s'en plaignait souvent. Elle n'a jamais compris comment les autres personnes font pour obtenir toujours le même plat. Entre ses mains, il lui semble que les aliments se rebellent et se vengent du traitement qu'elle leur fait subir en libérant des saveurs aberrantes.

Elle se laisse posséder par une immense nostalgie. Son fils lui manque tellement. Il lui semble qu'elle ne l'a plus vu depuis des siècles, plus entendu depuis au moins une dizaine d'années. Elle se précipite sur son carnet pour composer son numéro, mais se souvient qu'il vit à un autre rythme et qu'il doit encore dormir. Elle attendra encore un peu, mais les années qui s'annoncent lui semblent froides et humides.

Comment l'appel manqué avec Laurent a-t-il provoqué une telle solitude ? Comment a-t-il réveillé si intensément son sentiment de culpabilité qu'elle n'ose pas le remballer quand, par plaisanterie, il se fait inviter ? Pour le comprendre, il faut connaître un peu son histoire.

Elle s'est mariée jeune et, très vite, s'est retrouvée enceinte. La vie commune a été agréable dans les premières années, puis la lassitude s'est installée. Ils ne

se sont jamais vraiment disputés sérieusement, jamais haïs non plus. Mais comme ils avaient tous deux une autre idée du mariage, ils ont décidé de se séparer : en bons termes et de commun accord, comme on dit. Cela fait maintenant une dizaine d'années. Au début, son fils – âgé alors de neuf ans – est venu vivre avec elle, mais au bout de quelques mois seulement, il l'a informé de son désir d'aller vivre chez son père. Elle l'a d'autant moins compris que celui-ci venait de se remettre en ménage. Plus tard, bien plus tard, lors d'une dispute anodine, il lui a jeté à la figure qu'elle ne lui avait jamais offert une vraie famille. Elle ne s'en est jamais remise. Depuis quelques mois, son fils est aux États-Unis. Elle ne le voit plus et il l'appelle rarement. Elle a l'impression de l'avoir perdu une seconde fois.

Ce n'est pas pour cela qu'elle se sent attirée par Laurent, mais c'est parce que son fils lui manque tellement qu'elle se sent coupable de son intérêt pour un homme à peine plus âgé que lui. Et son angoisse la paralyse au point qu'à certains moments, elle accepterait n'importe quoi.

Elle se sent pourtant mal à l'aise de s'être fait forcer la main. Plus elle y pense et plus elle sent la colère monter. Elle veut le rappeler pour annuler la rencontre, non seulement pour demain, mais définitivement. Mais pour qui donc se prend-il ? Est-il déjà tellement certain de son pouvoir sur elle ? Est-il si sûr qu'elle désire passer une soirée avec lui au point de la contraindre à passer la fin de l'après-midi à concocter un plat mangeable ? Elle connaît son impétuosité et sait que, quand elle est en colère, les mots sortent comme des flèches empoisonnées de sa bouche. Par